

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE

LA PLUS CURIEUSE FIGURE DE TOMBOUCTOU LA PLUS ATTRAYANTE AUSSI : YACOUBA, LE DÉCIVILISÉ

Ce nom sémite abrite la personnalité pittoresque d'un Parisien de la rue des Billettes, qui, transplanté en Afrique, y a pris racine et fait souche

Dupuis est l'oracle des indigènes qui l'ont adopté pour l'un des leurs ; il est prisé à l'extrême par tous ceux qui ont été à même d'apprécier les services rendus par lui à la cause française ; encore qu'ancien Père Blanc, il a su conserver l'estime et l'affection de ces religieux

Extrait d'un rapport de M. Clozel, ancien gouverneur du Soudan :

Depuis 1895, M. Dupuis habite Tombouctou. Par son érudition, par sa connaissance extraordinaire des hommes et des choses du pays, il s'est créé dans la région une situation absolument unique. Il n'est pas un sédentaire du nord de la boucle du Niger qui ne vénère le nom de Yacouba sous lequel il est populaire jusqu'au fond du désert, par delà Oualata et Taoudéni...

Il fut pour tous, dans les moments difficiles, l'auxiliaire précieux dont le sûr conseil fait éviter de ces fautes politiques qui peuvent avoir les plus grandes conséquences...

Il n'est pas une colonne, une reconnaissance qui soit sortie de Tombouctou sans que le commandant ait à ses côtés M. Dupuis.

Si nous avons, sans coup férir, visité Taoudéni, si, voilà quelques mois, nous sommes arrivés pacifiquement aux portes de Oualata, c'est beaucoup à lui que nous le devons.

Dernièrement, le succès de la colonne Laverdure, dans le Gourma, fut un peu son œuvre et là, M. Dupuis savait aussi montrer sous la feu la plus belle énergie et le plus calme sang-froid.

Des services aussi éclatants ne sauraient rester sans récompense. Ce serait une criante injustice.

ans ! Le malheureux ! La gloire coûte cher !

— Yacouba ? demandai-je à un enfant nègre.

L'enfant nègre me prit la main et me conduisit devant une case.

Dans la case de Yacouba

Le trou de la porte béait dans la façade blanche. Courbé, je descendis deux marches. La petite taverne où je me trouvais était si sombre que je n'y voyais plus. Mes lunettes noires enlevées, j'aperçus une forme qui semblait humaine, puis deux autres. C'étaient trois femmes assises sur la terre battue. L'une était noire, les deux autres métis.

— M. Yacouba ? fis-je.

Il n'était pas chez lui. Je sortis et m'adossai contre le four à pain commun à tout le quartier. Dans le silence de la ruelle, j'attendis. Un homme arriva de l'est, un très étrange Européen. Il portait une longue barbe blanche, le casque, un boubou, des pantalons de palikare. Une canne dans une main, dans l'autre main, une pipe et une bague à tabac faite d'une feuille de je ne sais quel arbre. Ses pieds étaient nus dans une enveloppe de cuir. Il avait du sourire sur le visage.

— Vous êtes monsieur Yacouba ?

— Oui, Yacouba.

On entra chez lui.

Voilà ma femme, dit-il quand



Yacouba

je suis allé aux corvées sur les routes, avec eux. Plus tard, les notables m'ont agréé comme l'un des leurs en m'incorporant à un clan secret. C'était me donner plus que leur âme. Les autres membres noirs de mon quartier sont même tous morts. Je reste le seul représentant des nègres. Ils savent que je ne les trahirai pas. Je suis des leurs, je ne suis plus du clan des blancs. Ma vie ?

Il ne tenait guère à remuer tout cela.

La vie de l'ancien Père Blanc

— Ma vie ? Elle est comme vous la voyez.

— Vous êtes né un certain jour, pourtant ?

— Oui, je suis né rue des Billettes, à Paris, qui est aujourd'hui la rue des Archives, en face du temple protestant. Mon père était marchand de vins. Mais buvez donc un coup, c'est nécessaire dans ce pays ! A votre santé ! J'allais chez mes grands-parents, paysans, aux environs de Château-Thierry. A onze ans, je ne sais par quel miracle, je me retrouvai au séminaire de Soissons. Je ne sentais pas la vocation, mais cela faisait plaisir à mon oncle. Après, je fus vicaire à Marbe, curé de Morgny, en Thiérache. En 1891, je partis chez les Pères Blancs que je vénère. Deux années d'études à Alger.

» Puis l'heure sonna. Je fus de la première caravane de missionnaires envoyée au Soudan. Ce n'était pas comme aujourd'hui. Combien avez-vous mis de temps pour venir de Dakar ?

— Dix-neuf jours, en flânant

— En marchant vite, j'en ai mis quatre-vingt-sept. C'est moi qui ai fondé la mission de Tombouctou en mai 1895. Il paraît que cela fait trente-trois ans, l'âge de Notre-Seigneur. De 1897 à 1904, je fus supérieur de cette mission.

— Yacouba ? d'où ce nom vient-il ?

— Comment je devins Yacouba ? Yacouba n'est évidemment pas la traduction de Dupuis, ni d'Auguste-Victor, mes prénoms. Yacouba veut dire Jacob en hébreu et en arabe. Quelques jours après notre arrivée à Tombouctou, les notables, conduits par le eadi Daounaki, vinrent nous rendre visite. « Quel est ton nom ? » demandèrent-ils à mon supérieur le père Haquart.

— Abdallah !

— Et celui de ton camarade

— Yacouba !

» Mon père, lui dis-je après coup, vous auriez pu me choisir un nom moins youpin !

» Il avait été pris de court. Je restai Yacouba.

— Vous avez fait colonne avec l'armée ?

— Ah ! oui ! en 1900, avec le lieutenant Pichon, à Araouan.

— Puis à Taoudéni, puis dans le Gourma, puis...

— J'ai connu tous ces messieurs les officiers. Savez-vous comment Gouraud attrapa ses vingt premiers jours d'arrêt ? Une bande de Touareg nous ennuyait dans la forêt de Kabara. Il y partit. Il y reçut un bon coup, même que je n'avais ni teinture d'iode ni pansement pour le soigner. Mais la région fut nettoyée, la route libre jusqu'au Niger. Quelques jours après, une dépêche arriva de Paris. Je m'apprêtais à déboucher ma dernière bouteille pour fêter son troisième galon. C'était vingt jours d'arrêt que lui envoyait le ministère. On ne nous gâtait pas, à ce moment !

— Et comment n'êtes-vous plus Père Blanc ?

Il me regarda avec deux yeux remplis d'un trouble ancien.

— Excusez-moi, je ne suis pas embarrassé, mais les mots que je voudrais justes ne me viennent plus en français, ils m'arrivent en sonrai. Ne parlez-vous pas sonrai ? Voilà. A Tombouctou, je ne fus plus heureux. Une autre vocation m'appela, je quittai la société des Pères Blancs, pour éviter de gros scandales.

Albert LONDRES.

(La suite à la deuxième page.)



UNE RUELLA À TOMBOUCTOU (Croquis de Rouquayrol.)

L'arabe, le songhay, le dialecte tamacheq, le bambara, le peuhl lui sont aussi familiers que le français. C'est pourquoi j'ai l'honneur, monsieur le gouverneur général, de vous proposer de l'admettre dans le cadre des affaires indigènes, avec le grade d'adjoint principal de 3^e classe.

Pas plus que moi, vous n'ignorez que cet homme exceptionnel est venu en Afrique comme missionnaire catholique, qu'il s'est dégagé de tous liens confessionnels pour se consacrer uniquement au service de la France, au Soudan...

Je partis de la place Joffre, ce grand bain de sable de l'entrée de Tombouctou ; tout de suite je fus dans le labyrinthe. Je devais prendre les ruelles qui filaient vers le nord. Je n'ignorais pas non plus que, pour se retrouver, il faut commencer par se perdre. Pour la première fois, depuis mon départ, je goûtais le plaisir de marcher. Tombouctou vous accompagne, vous parlant sans cesse du haut de ses ruines. C'est le silence le plus éloquent d'Afrique. J'allais chez Yacouba. Ici l'on n'a pas besoin de lever le nez pour voir ce qui se passe, tout est à la hauteur des yeux. Ainsi, dans une ruelle où j'étais bien perdu, j'aperçus un écrivain pendant au-dessus d'une porte. Il y avait donc des logements à louer à Tombouctou ? Je lus : « Ici habite René Caillié en 1828. » C'était là ! Le premier blanc qui soit allé à Tombouctou et qui en soit revenu ! Le faux Arabe, le Français qui se maquilla pendant cinq ans et que le scorbut, sans doute pour l'aider, défigura René Caillié ! Juste cent

nous fûmes dans la sombre taverne, c'est Salama.

— Bonjour, madame ! (la négresse de tout à l'heure).

— Mes deux filles ! (les métis).

» Montons dans mon appartement particulier, je me suis confectionné un coin à l'européenne.

Deux cours traversés. Une jeune négresse en pagne pile le mil.

— Une captive de ma femme !

Elle est de la famille, vous savez !

L'escalier de terre nous conduisit dans une pièce longue, meublée d'une table, de chaises, d'un fauteuil. Des bouteilles attendaient dans un coin l'heure de leur sacrifice. Une deuxième captive, jolie et nue, traversa la chambre.

— Je me suis adapté, fit Yacouba avec un sourire. Ici, c'est tout naturel. Personne ne pense à mal.

Cette vie n'est pas factice comme la vie de France. On va boire un apéritif. Prenez du tabac dans ma blague, il n'y a pas plus frais.

— Les laplots qui m'ont poussé sur le Niger m'ont chargé de vous dire bonjour, monsieur Yacouba.

Dans le vaste pays, je n'entends parler que de vous.

Je vis tout de suite que sa renommée ne l'empêchait pas de dormir.

— J'aime les noirs. J'aime Tombouctou où mourut Dupuis, où naquit Yacouba. En 1902, quand j'étais Père Blanc, les indigènes m'avaient déjà nommé citoyen de la cité. Mon brevet portait : « Il participera à tous nos droits comme à toutes nos obligations.

Toutefois, il conservera sa religion, comme nous, la nôtre. » Et

YACOUBA LE DÉCIVILISÉ

— SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE —

— Alors ?
— J'allai trouver l'administration et lui dis : je laisse la robe.
» — Que ferez-vous ?
» Je vais aller à Koriommé avec les pêcheurs.
» — Impossible !
» — Nommez-moi directeur du port, avec soixante francs par mois, c'est tout ce qu'il me faut. Je travaillerai pour la France.
» C'était trop cher. Je descendis à Koriommé. Comme un nègre, j'y vécus avec mes amis les noirs. J'y épousai Salama. Ma femme n'avait été mariée qu'avec des Européens, j'ai pris les enfants des autres Européens, les captifs, toute la maison. J'ai sept enfants à moi, dont deux au cimetière ; en tout, j'en ai treize en comptant celui de ma fille aînée. Elle était avec un blanc qui est parti comme tous les blancs. On ne l'a plus jamais revu.

— Victor ! Vous allez voir le numéro.

Il arriva un petit bout presque blanc, nu comme un noir.

— D'où vient ce monsieur ? demanda Yacouba.

— De la rue des Billettes !

Paris ? La France ? Le petit-fils du Français ne connaît pas ces noms-là ! Le pays des blancs, pour lui, c'est la rue des Billettes !

Yacouba reprit :

— Le gouverneur Clozel passa à Koriommé. « Un pêcheur nègre ! fit-il, voilà ce que l'on a su faire de vous ! » Il se fâcha. Il m'ouvrit, non sans grande difficulté, la porte de l'administration. Alors je pris un cuisinier. Salama ne pila plus le mil. On rognait mes boubous, on allongea mes pantalons, on coupa ma canne de cadi, on remplaça mon turban par un casque. Salama me disait : « Pauvre Yacouba ! maintenant je suis demoiselle et toi tu es toubab ! » Peut-être en ai-je l'air, c'est bien tout, mon âme est nègre.

— On m'a dit que vous aviez décidé d'aller en France une fois, mais qu'à Bamako, ayant vu le chemin de fer, cela vous avait tellement dégoûté que vous étiez remonté à Tombouctou.

Oui, décivilisé !

— On vous a dit vrai. Cependant, je suis allé en France. J'ai voulu revoir ma mère, lui montrer mes enfants. J'étais complètement dépaycé. Je ne me sentais plus de ce pays blanc. Je vous le dis, mon âme jusqu'au fond est nègre. Je suis heureusement décivilisé. Dans la campagne de Thiérache, cela allait encore ; mais dans les villes ! Cette vie d'insensés ! Vous ne vous en rendez pas compte, mais votre existence est digne des plus fous. Ces gens qui courent ? Qui courent pour revenir toujours au même endroit dans leur maison ! Ah ! non ! En Afrique, on se sent vivre. On est bon. On n'est pas mesquin. Rien n'est abîmé par les préjugés. Tandis que chez vous ! « Tes enfants sont noirs », me fit remarquer méchamment mon frère, lors de ce voyage. Ici chacun comprend qu'il ne m'a pas été permis, normalement, d'espérer de plus blancs ! Vous me demandez si mes petits voulaient rester en France ? Jamais ! Au bout d'un mois, nous disions tous : « Où est notre vieux Tombouctou ? » Je suis un défroqué, monsieur ! Cela me met au ban de la société, en France. Mes pauvres gosses se font honneur de leur père, en Afrique. Paul me disait l'autre jour, en revenant de l'ouverture de la digue : « Papa, pourquoi restes-tu comme ça en arrière des messieurs ? » Il croit que son père est quelqu'un. Hélas ! un blanc leur fera peut-être honte de moi, plus tard. C'est une pensée qui m'empêche souvent de jouir de leur présence autour de moi.

— Cependant, on vous dit heureux !

— Condamné à l'exil, j'ai su aimer mon horizon et m'y suis fort attaché.

— Et vos anciens camarades, les Pères Blancs ?

— L'un est venu à Tombouctou l'autre jour. Il a dit la messe. Je lui ai demandé la permission d'y assister. Il en a été très heureux. Il a prié pour moi. Quant aux autres, je leur écris parfois comme un revenant.

— Vous répondent-ils ?

Yacouba se leva. Il déplaça quelques bouteilles d'apéritif, ouvrit une trappe, en retira une

boîte en fer. Il en sortit une lettre que les termites, ainsi, n'avaient pu manger.

— Lisez, dit-il.

« Vicariat apostolique du Soudan, 12 janvier 1928.

« Mon très cher confrère, car, en dépit de tout et par delà toutes les vicissitudes de la vie, je vous ai toujours considéré et aimé comme tel et je sais que tous mes autres confrères du Soudan parlent avec moi les mêmes sentiments à votre égard. Si jamais, à mon retour au Soudan, je vais jusqu'à Tombouctou, vous accepterez, n'est-ce pas, que je vous fasse une visite ? Soyez tranquille et sans arrière-pensée, je ne vous importunerai pas ni ne chercherai à faire l'assaut en quoi que ce soit de ce qui vous est personnel, et nous nous quitterons leurs amis qu'an début de l'entrevue.

« Ma bénédiction ? Vous la demandez ? Je vous la donne grande, large, immensément fraternelle et je vous embrasse comme jamais frère n'embrassa son frère. Votre vieux, et extrêmement affectionné frère en Jésus et Marie.

Fernand SAUVANT,
vicaire apostolique du Soudan.

Quand j'eus fini de lire la lettre, le vieux Yacouba pleurait. Sans doute la savait-il par cœur !

A. L.

LÉGION D'HONNEUR

GUERRE (Éducation physique)



M. H. Desgrange

Commandeur :
M. Henri Desgrange,
directeur du journal l'Auto.

Chevaliers : MM. Bonfante, président du comité départemental des Alpes-Maritimes de l'Union des sociétés d'éducation physique et de préparation militaire ; Cartoux, rédacteur à l'Intransigeant ; Chauliot, administrateur de plusieurs sociétés d'éducation physique, de sports et de préparation militaire ; Cravert, président de la société le Réveil de Paris ; Dalmas, vice-président de l'Association régionale des gymnastes du Nord et du Pas-de-Calais ; Forgues, président fondateur de l'Aviron Bayonnais ; Giovanni, président fondateur de l'Avenir Cithéen ; Glemet, président de l'Union des sociétés agréées de l'arrondissement de Blaye ; Gouvier, directeur des cours de moniteur de l'Association régionale de gymnastique du Nord et du Pas-de-Calais ; Manrail, président de l'Avenir de Menton ; Marty, directeur général de la Sotaise ; Mosse, vice-président du conseil de la Fédération nationale des sociétés d'éducation physique et de préparation militaire de France ; Potet, président de la Société mixte de tir et de préparation militaire de Paris ; Schweitzer, président de l'Association des sociétés de gymnastique du Haut-Rhin ; Soulie, président de la commission sportive de la Société nautique de la Marne ; Troisgros, vice-président de l'Escrime scolaire.

GUERRE

Chevalier : M. Jules Splengler, directeur de la manufacture des Machines du Haut-Rhin, à Hourtzwiller.

PENSIONS

Chevaliers : MM. Le Deuff, secrétaire général, fondateur du groupe d'Ille-et-Vilaine de l'Union nationale des combattants ; Robert, président du groupement des mutilés et anciens combattants de Longuey ; Vieux, président de l'Union des mutilés et réformés de l'AIN.

INTÉRIEUR

Chevalier : M. Saubter, maître de l'Arbatache, département d'Alger.

UNE CIRCULAIRE DE M. HERRIOT SUR LES BRIMADES DANS LES ÉCOLES

M. Herriot vient d'adresser aux recteurs d'académie la circulaire suivante, relative aux brimades dans les écoles :
« Il m'est signalé de divers côtés que la dépêche ministérielle du mois de septembre dernier, interdisant toute espèce de brimade dans les établissements d'enseignement public, n'a pas reçu son application entière et qu'il subsiste dans quelques établissements certaines pratiques qui constituent des brimades détournées.

Il y aurait des établissements, particulièrement ceux qui préparent aux grandes écoles, dans lesquels se seraient constituées des associations plus ou moins occultes d'élèves. Ces associations auraient institué des règles ou des pratiques qu'elles s'efforcent d'imposer aux nouveaux venus, ou même à des élèves plus jeunes d'autres classes ; en cas de résistance, des amendes sont infligées et centralisées, de façon à constituer des ressources dont on peut deviner l'emploi en fin d'année.

Ces amendes sont parfois si élevées que les plus pauvres, et notamment les boursiers, ne peuvent les payer qu'en faisant appel à leurs familles ; s'ils refusent, des brimades violentes ou sournaises sont exercées.

Je ne saurais tolérer ces abus et je vous invite à vous montrer d'une rigueur absolue dans l'application des règlements. Je vous rappelle qu'il est formellement interdit aux élèves de former entre eux des associations élisant un président, constituant un bureau, portant un insigne et prétendant imposer des règles quelconques. Il n'y a dans les établissements d'enseignement public qu'une autorité : celle du personnel chargé de l'administration, de l'enseignement ou de la surveillance. Les élèves de toutes classes ne doivent entretenir avec leurs maîtres de tous ordres que des rapports individuels et, s'il y a lieu de permettre quelque démarche collective, ce ne peut être qu'en des circonstances exceptionnelles et pour des raisons très définies, qui intéressent directement et exclusivement le travail scolaire.